Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 1

Artikel: L'horloger
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225049

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

comptais beaucoup sur un de mes supérieurs qui me protégeait et m'avait promis de l'avancement. J'avais choisi pour le fils de mon protecteur un charmant et précieux joujou représentant l'intérieur d'un café, avec tous ses accessoires, y compris les demi-tasses et les dominos. Hélas ! j'ignorais que mon Mécène avait épousé une limonadière, et personne ne s'en serait douté, à voir les prétentions et les grands airs qu'affichait la dame.

Ce cadeau passa pour une allégorie, et il en est résulté qu'avant le printemps j'ai été obligé de donner ma démission et de renoncer pour jamais à la carrière administrative. Vous pensez peut-être que là s'arrêta la série de mes malheurs ? Plût à Dieu ! J'avais un oncle dont l'héritage devait me revenir un jour. Pour être agréable à ce parent, je voulus lui offrir un présent d'étrennes, et je choisis à cet effet un fort bel album dont le sujet était un *Voyage en Belgique*. Je n'avais pas songé à une chose grave, c'est que mon excellent oncle a été jadis dans le commerce, et a fait, lui aussi, un voyage en Belgique à la suite d'une faillite à laquelle il doit sa fortune. L'honnête parent, fort susceptible sur le chapitre de ses antécédents commerciaux, a vu dans mon album une allusion à ce qu'il appelle « ses malheurs », et il m'a irrévocablement fermé sa porte.

En vain ai-je travaillé, lutté, combattu toute l'année, pour réparer mes infortunes du jour de l'an et atténuer le mauvais succès de mes étrennes si chèrement payées : mes soins et mes efforts ont été superflus. Cette année-ci, j'ai peur de tomber dans les mêmes gaucheries et de perdre à grands frais les amis qui me restent. Car comment échapper à tous les périls ? Les bonbons mêmes ont des devises perfides et des vignettes compromettantes. Je ne puis éviter le danger que par la fuite ; voilà pourquoi je pars ; le jour de l'an me trouve toujours sur la grande route.

L'HORLOGER

CERTAIN mystificateur, qui avait coutume de s'amuser aux dépens du prochain, se présenta un soir chez un horloger.

— Monsieur, demanda-t-il, pourriez-vous me dire le nom de ces petites machines rondes suspendues dans votre boutique ?

— Comment, monsieur, vous ne savez pas encore cela ? D'où venez-vous donc ? Mais ce sont des montres !

— Ah des montres, et à quoi servent-elles ?

— A marquer l'heure. Ceci, c'est le cadran ; ces chiffres romains que vous voyez autour, ce sont les heures qu'indique la plus courte et la plus lente des aiguilles qui pivote sur le milieu du cadran. Tous ces petits traits désignent les minutes qui sont indiquées par la plus grande et la plus rapide des aiguilles.

— Mais est-ce que ces jolies petites machines vont toutes seules ?

— Oui, quand elles sont remontées.

— Comment les remonte-t-on ?

— Avec le remontoir que vous voyez ici.

— Vraiment, c'est merveilleux. Mais quand et combien de fois faut-il le faire ?

— Tous les jours, le matin.

— Et pourquoi pas le soir ?

— Parce que le matin vous êtes à jeun, et que le soir vous êtes saoul, monsieur, repartit l'horloger au grand désappointement de celui qui croyait s'amuser à ses dépens.

ÉTRENNES GOGUENARDES

SI les sous-titres étaient encore à la mode, j'ajouterais ou la «Revanche du mari»; la mode étant passée, mettons que je n'aie rien dit.

Nous sommes au 29 décembre ; dans la chambre à coucher, madame, une charmante jeune femme d'une trentaine d'années, est en conférence avec sa couturière.

Il s'agit d'une grave question : l'essayage d'une robe nouvelle.

Madame est nerveuse.

Mme Gerbois, la couturière, qui sent l'orage, se fait humble comme un chien qui s'attend à être battu.

Madame se mirant dans la glace :

— Cette robe ne me va pas, madame Gerbois ; j'ai l'air d'être dans un sac.

— L'étoffe neuve produit toujours cet effet, observe timidement la couturière.

— Elle fait des plis partout ; c'est ridicule !

— Quand elle sera portée, cela disparaîtra.

— S'il faut attendre qu'elle soit usée ! Le corsage est trop large ; où avez-vous vu que j'ai engraissé ?

— Madame est toujours aussi svelte.

— On ne le dirait pas ; il est trop large de plusieurs centimètres.

— On pourra le diminuer.

— Quand un corsage n'est pas réussi du premier coup, c'est fini ; cela ne va plus jamais !

— Je vous assure, madame, qu'il sera très facile de l'ajuster.

— Et cette jupe, reprend madame, elle tombe mal ; elle a mauvaise tournure.

— C'est la mode, madame.

— La mode ! J'ai vu celle de madame Lardinet ; elle tombe naturellement, celle-ci va tout de travers. Je n'oserai jamais sortir habillée comme cela.

Quant à ces volants, ils sont affreux.

— Je les retirerai.

— Alors la jupe sera trop nue.

— On les laissera.

— Ah ! c'est certain, on les retirera ou on les laissera.

A ce moment, on frappe à la porte.

— Qui est-ce qui vient nous déranger ? s'écrie madame.

— C'est moi, dit monsieur qui entre.

Il est reçu comme un contribuable qu vient réclamer au sujet de ses impositions. Balzac a dit : Le mari qui pénètre dans le cabinet de toilette de sa femme est un imbécile ou un homme d'esprit.

L'auteur de la « Comédie humaine » ne s'est pas compromis ; j'opinerais plutôt pour le premier terme de la définition.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? s'écrie madame ; tu vois bien que je suis occupée.

— Ma chère amie... hasarde timidement monsieur.

— Il n'y a pas de chère amie ; j'essaie mon costume.

Madame s'adressant à la couturière :

— Si vous placiez des épingles à la taille pour remonter la jupe ? La taille est trois fois trop large.

— Ma chère amie... reprend monsieur.

— Je n'ai pas le temps.

— Une petite minute.

— Tu es encore là ?

— Je voulais...

— Quoi ?

— Te poser une question.

— Me poser une question, quand j'essaie ma robe !

— Il ne s'agit pas de ta robe.

— Tu vas peut-être t'occuper de mes toilettes, à présent ?

— Je ne m'en occupe que pour les payer.

— Et qui les paierait donc ?

— Si je me suis permis d'entrer, c'est que le temps presse.

— Dépêche-toi.

— Le jour de l'an approche.

— C'est pour cela que tu viens me déranger ? C'est tout ce que tu as à me dire ?

— Laisse-moi continuer.

— Oh ! les hommes, s'écrie madame contenant à peine son impatience.

— Je voulais te demander ce que tu désires pour tes étrennes.

— Pour mes étrennes ! s'écrie madame, furieuse, je ne te demande qu'une chose, c'est de me donner la paix ! Entends-tu ?

— Bien, chère amie, dit monsieur en se retirant.

— Tu n'es pas encore parti ?

Monsieur disparaît.

— Madame a été bien dure, observe la couturière.

— Est-ce que je vais le tourmenter dans son bureau, moi ? Cette robe est à refaire, remportez-la.

— Bien, madame.

— Apportez les changements que j'ai indiqués et nous l'essaierons de nouveau.

La couturière se retire avec la robe.

Le jour de l'an est arrivé ; le matin, madame s'est levée de bonne humeur ; radieuse, bien coiffée, coquettement enveloppée dans un peignoir bleu, elle vient trouver son mari.

— Je te souhaite une année parfaite, dit-elle en l'embrassant.

— Et moi pareillement, dit monsieur en lui rendant son baiser.

— Petit mari, reprend madame, je te souhaite toutes sortes de prospérités ; d'abord de gagner énormément d'argent afin de pouvoir en donner beaucoup à ta petite femme.

— Très bien, tu es franche au moins.

— Je te souhaite de réussir dans toutes tes entreprises afin que tu puisses m'acheter une automobile ; tu sais, cette voiturette à quatre places, si coquette, du quatre-vingts à l'heure.

— Mâtin !

— Cela ne coûte que six mille francs.

— Une bagatelle.

— Je te souhaite aussi que ta tante qui est si riche nous laisse sa fortune le plus tôt possible.

— Brave cœur !

— Alors nous ferons un voyage en Italie ; après nous irons en Espagne.

— Bâtir des châteaux ?

— Tu n'es pas sérieux. Combien va-t-elle te laisser, ta tante ?

— Elle ne me l'a pas dit.

— Moqueur ! Et toi, que me souhaites-tu ?

— Je souhaite, dit monsieur, que tous les souhaits que tu viens de former se réalisent. Es-tu contente ?

— Que tu es gentil !

Madame regarde autour d'elle, inquiète.

— Je ne vois pas...

— Que cherches-tu ? demande monsieur.

— Je cherche... mes...

— Quoi ?

— Tu ne te doutes pas ?

— Non.

— Je cherche mes étrennes ; tu y as pensé ?

— Sans doute.

— Cachotier ! Où sont-elles ? Je ne les aperçois pas. C'est une surprise ?

— Pas du tout ; je t'ai acheté ce que tu m'as demandé.

— J'ai demandé quelque chose, moi ?

— Il y a trois jours, quand je suis allé te trouver pour que tu me fasses connaître tes désirs, tu m'as dit : Pour mes étrennes, je ne te demande qu'une chose, c'est de me donner la « Paix ».

— Et...

— La voici, dit monsieur en tendant à sa femme un exemplaire du journal du même nom.

Eugène Fourrier.

BRUNS OU NOIRS...

A la manière de...

Bruns ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Les claviers nous charmaient encore !
Hélas ! Ils marchent au tombeau :
Du phono rutile l'aurore !

Leurs voix, plus douces qu'un velours,
Ont charmé des âmes sans nombre...
Le soleil noir tourne toujours
Et le piano regagne l'ombre !

Oh ! qu'ils aient perdu nos égards,
Ce n'est, hélas ! que trop possible !
Nous avons accordé leur part
A ce qu'on nommait l'impossible !

Nous avons suivi nos penchants :
Nous avons peuplé nos demeures
De phonos, de pick-up bruyants...
C'est de ça que les pianos meurent !

Bruns ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ils attendent un jour nouveau :
Nos claviers sont de sourds tombeaux
Que d'autres peupleront encore !

St-Urbain.